

RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE

LES JUIFS DU PAPE DEPUIS L'ÉMANCIPATION : PARCOURS ET MÉMOIRES

par
Jean-François HURSTEL-CRÉMIEUX

Cet article présente une version résumée d'un mémoire universitaire récemment soutenu à Toulouse.

Le texte complet comporte aussi un rappel historique, des développements théoriques sur l'anthropologie de la mémoire, la sociologie de l'israélitisme, le maranisme, ainsi que des extraits d'entretiens.

Sa réalisation doit beaucoup aux membres de l'ACJP, qui sont eux-mêmes au centre de ce travail. Qu'ils en soient fraternellement remerciés.

Lorsque fut profané le cimetière juif de Carpentras, bien des juifs de France apprirent l'existence lointaine de ceux dont les papes avaient entretenu et contrôlé l'existence du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle, pour maintenir tangible l'existence du peuple dit déicide.

Ouvert en 1763 par l'inquisiteur général d'Avignon et du Comtat Venaissin, le *Livre pour la description ou annotation des naissances, des circoncisions des mariages et des morts des juifs de la carrière des juifs de Carpentras*, s'interrompt en novembre 1792, quelques semaines après l'émancipation légale et le rattachement à la France des États du Pape. Ainsi prend fin l'existence d'un monde presque clos, voulu par le pouvoir pontifical près de trois siècles auparavant.

Plusieurs dizaines de générations s'étaient succédées dans ces ruelles insalubres de Carpentras, Cavaillon, Isle sur la Sorgue et Avignon, authentiques ghettos du petit peuple des juifs « du pape », porteurs du *chapeau jaune* et enfermés la nuit dans leur quartier réservé, la *carrière*.

La Révolution Française fait de ces juifs isolés des français et des citoyens. Jusque là sous le joug d'un statut discriminatoire, les juifs naissent et demeurent désormais libres et égaux en droits.

La majorité d'entre eux quittent leurs conditions de vie pénibles pour essaimer, surtout en Provence, dans le Languedoc et à Marseille, régions où de nombreu-

ses familles s'étaient déjà installées depuis plusieurs années.

Les auteurs s'accordent sur le fait qu'en 1790, seuls un millier de juifs vivaient encore dans les *carrières*, beaucoup d'entre eux commerçant alentours pour ne revenir que durant les fêtes de *Tichri*, qui, à la fin de l'été, marquent le début de l'année juive.

Leurs descendants vont se fondre dans le peuple de la République naissante, lui donnant son comptant d'hommes politiques, d'intellectuels, d'artistes, de commerçants, d'artisans et de petites gens.

Deux siècles ont passé. Les historiens et, dans leur sillage, les généalogistes, entretiennent un peu de mémoire factuelle grâce à leurs recherches. L'association culturelle des juifs du pape discrète et active, recueille de précieuses informations.

Aujourd'hui, le touriste visite les vestiges émouvants de ce passé, dans les synagogues de Cavaillon et de Carpentras. Par les chaleurs de l'été, il croit entendre la mélodie du chantré dirigeant la prière, et le babil des fidèles, commentant en provençal les derniers potins.

Parmi les descendants des juifs du Comtat, l'expérience familiale nous a montré que certains ont gardé une conscience de cette filiation à laquelle ils donnent du sens lorsqu'ils considèrent leur judéité. Celle-ci s'ancre volontiers à des bribes de souvenirs transmis de génération en génération, plus rarement à des objets. Cette mémoire, cette identité, se manifestent volontiers par un attachement au sol et aux valeurs républicaines.

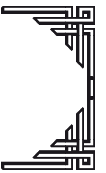
Bien des personnes portant les noms de Vidal, Valabrègue, Delpuget, Monteux, ignorent totalement leur probable ascendance juive comtadine.

Parmi les Crémieux, Lyon et Milhaud, combien de chrétiens sincères, tout étonnés d'apprendre que leurs ancêtres suivaient la Loi de Moïse.

Pour d'autres, la mémoire floue fut ravivée sous l'occupation, par ces souffrances inattendues.

La judéité, assumée accessoirement ou oubliée, devenait une marque d'infamie, condamnant à mort.

La fin de ces ténèbres raviva certaines flammes identitaires ou bien conforta le désir d'oubli.



RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE

Les « comtadins » d'aujourd'hui, à l'instar des maranes ont-ils une identité propre, au-delà de quelque folklore ? Pour la plupart « français israélites » dans l'entre deux guerres ; ils nous semblent contribuer à décrire une *judéité en creux* entre Israëlisme (D. Schnapper, C. Bordes-Benayoun) et néo marranisme (E. Morin) dont la recherche motive le présent projet.

Le modèle israélite est-il dépassé, comme semblent l'écrire certains auteurs, ou ne trouve-t-il pas des prolongements dans cette expérience ?

Il sera pertinent de s'interroger sur la mémoire, ses transformations, ses reconstructions, l'évolution de son utilisation. Ceci entre secret, silence sur les origines, mais aussi fidélité, réappropriation. C'est enfin comme expérience diasporique que nous interrogerons l'évolution des juifs du Pape.

Dans quel cadre nous situons –nous ?

Peut-on considérer d'un point de vue scientifique la notion « d'objet juif » (dans le sens proposé par Durkheim d'étudier les faits sociaux comme des choses).

Les Etudes Juives utilisent à cet effet les outils de différentes disciplines (sociologie, anthropologie, histoire). Centrées par une religion, elles en explorent des différents aspects, les nombreuses ramifications. Elles abordent le judaïsme en le détachant de son destin circulaire, centré sur l'étude et la ritualisation de la Parole transmise par le Livre.

Notre projet est initialement proche des Etudes Juives, dans une perspective d'anthropologie historique : partant de 1791, il se proposait de suivre, pas à pas, des judéo-comtadins et leurs descendants, rencontrant tour à tour les différentes étapes de l'assimilation, des épreuves et des espoirs des français juifs aux XIXème et XXème siècles. Nous allons ainsi croiser les événements survenus durant plus de deux siècles en France et en Europe, parmi les juifs et autour d'eux. Suivant des fils de transmissions et de mémoires, nous espérons assister rétrospectivement aux mutations survenues et décrire les processus d'assimilation d'une diaspora.

Il nous est très rapidement apparu que cette approche devrait être amendée. Si tout n'a pas encore été exploité à propos de l'histoire des judéo-comtadins, il est bien difficile de suivre une piste historique au-delà de quelques générations. C'est alors que la voie ethnologique nous a tenté. A travers des éléments de linguistique, de pratiques alimentaires et, qui sait, d'autres transmissions, nous allons retrouver le fil d'Ariane permettant d'appliquer une grille de lecture propre à l'étude des diasporas.

La notion de diaspora découle d'une dispersion, d'une discontinuité, initialement géographique, mais surtout historique, indissociable du temps. C'est ce temps qui permet le remodelage des liens avec le monde des origines et avec celui du présent, à travers la référence à la religion, à la recherche de la vraie tradition dont seuls les mythes émergent. C'est là que naissent les communautés, toujours sous la tension des dissensions individuelles, dans le groupe et avec les autres groupes.

Mais, ici encore, les entretiens préliminaires nous montrent non pas seulement des bribes de transmission, mais plutôt un dispositif de reconstructions, sur des bases éparées. Il nous faut donc nous interroger sur la mémoire des personnes et des groupes, tout particulièrement sur ses remodelages identitaires.

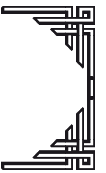
Depuis l'émancipation, le temps écoulé présente deux extrémités. Au début, c'est le siècle de l'émancipation, la création du franco judaïsme, l'émergence de ce l'on nommera plus tard l'israélisme, mais aussi la dispersion, voire la dilution de ce monde dans la société française. A l'autre bout, c'est-à-dire de nos jours, que peut recouvrir une identité judéo comtadine ? C'est la question que nous nous posons.

Explorant les faits, après avoir rappelé l'histoire, il faut aujourd'hui interroger ce que l'on sait et ce que l'on croit savoir du passé (l'histoire, la généalogie) et regarder les productions littéraires et savantes d'aujourd'hui, mais aussi susciter les témoignages présents.

Nous présenterons donc un contexte, composé de rappels historiques, de la présentation de notions relatives à la mémoire, et aux concepts d'israélisme, de marranisme, de diaspora, avant de restituer des témoignages de terrain.



RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE



Bien qu'influencé par notre sensibilité, ce travail n'est cependant pas « interne » au monde juif. La référence à des concepts propres au judaïsme a donc justifié la rédaction d'un glossaire.

Y a-t-il une diaspora judéo comtadine en ce début du 21^{ème} siècle ?

Existe-t-il des groupes d'individus, dispersés géographiquement, se reconnaissant juifs du pape, entretenant une mémoire, des pratiques ? Existe-t-il une recherche de « vérité perdue » nourrie de reconstructions religieuses ?

Trois axes nous font rechercher l'empreinte contemporaine des descendants des judéo-comtadins : Les traces consistoriales, l'ACJP et les généalogistes, Les descendants.

Les traces consistoriales sont minces. Le rite consistorial a maintenu certains airs dans la liturgie comme celui du *Mizmor LeDavid abou ladonay* (Psaume 29). Ceci fut rendu possible par l'édition de partitions, telle celle, réalisée en 1885 à l'initiative du grand rabbin Jonas Weyl et du consistoire de Marseille par Jules Salomon et Mardochée Crémieu, d'Aix, à partir de leurs recherches locales. A notre connaissance, le seul interprète contemporain est un rabbin libéral qui en détient un exemplaire original.

La synagogue de Cavaillon est un musée, celle de Carpentras reçoit plus de touristes que de fidèles, malgré l'énergie de sa communauté locale qui organise, l'été, un festival des musiques juives, dont une partie des concerts sont donnés dans ce lieu.

L'association culturelle des juifs du pape a son siège social au musée juif comtadin de Cavaillon. « Cette association a pour objet de maintenir, de mettre en valeur et de faire rayonner la culture des juifs du Midi de la France sur le plan artistique, historique, linguistique, généalogique ».

Elle regroupe quelques dizaines d'adhérents, habitant principalement en région PACA.

L'association édite « l'Echo des Carrières ». Cette publication trimestrielle rend compte de la vie associative et publie de nombreux travaux. La majeure partie d'entre eux est de nature historique ou litté-

raire, explorant la période la plus riche en sources, le XIX^{ème} siècle. C'est donc une chronique de l'émancipation que l'on peut suivre dans cette publication qui offre de nombreux articles originaux comme des recensions de travaux universitaires ou d'érudition. Ces dernières années ont vu la création d'un Prix des Juifs du Pape, décerné annuellement. En 2006, ce prix est attribué conjointement à l'auteur d'un roman ayant pour cadre la carrière, et à une historienne qui a, entre autres travaillé sur Aix au XIX^{ème} siècle.

Les généalogistes entretiennent l'intérêt pour les judéo-comtadins, puisque, à côté de la transmission familiale des origines, la découverte généalogique est fréquente.

La méthodologie de cette recherche comprend d'abord l'interrogatoire des anciens et l'étude des pièces d'état civil familiales. C'est ensuite que l'on va explorer les registres de l'Etat Civil des mairies et des départements. Deux dépôts d'archives sont ici très fréquentés : les Archives départementales du Vaucluse, sises dans le Palais des Papes, et la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras. Bien d'autres sources sont disponibles, connues ou non.

Beaucoup de familles ont obtenu leurs premiers actes anciens en 1941, cherchant à démontrer l'ancienneté de leur origine française. Pour le généalogiste amateur d'aujourd'hui, ces pièces ont un double intérêt. Traces d'aïeux, elles rappellent aussi les heures sombres du régime de Vichy, où le fait d'avoir des grands parents juifs était passible de mort, mais où l'on allait chercher la preuve d'un lien à la France par le sol, croyant que cet argument (en plus de l'engagement en 14-18) aurait une valeur protectrice. En vain.

Un document est particulièrement utile pour la période antérieure à l'obligation de l'Etat Civil. C'est le registre rendu obligatoire en 1763, qui comprend la mention (français et hébreu) de chaque mariage, naissance ou décès de 1763 à 1792. Celui-ci était tenu par le rabbin et régulièrement inspecté et contresigné par le représentant de l'église. Un dépouillement systématique est en cours de réalisation. Il devrait permettre des travaux statistiques sur la démographie. On est en tous cas frappé à sa lecture par la mortalité infantile de cette fin du XIX^{ème} siècle.

Les travaux généalogiques les plus connus sont ceux de Michel Mayer Crémieux et les relevés systématiques comme celui de Jean-Claude Cohen qui a



RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE

l'avantage d'être consultable en ligne sur le site de la Nouvelle Gallia Judaïca .

Deux associations de généalogie juive existent en France, l'une étant dissidente de l'autre . Le Cercle de Généalogie juive et GenAmi. Elles publient chacune un bulletin trimestriel et éditent des travaux variés réalisés par leurs membres.

Chacune a son site Internet, avec, pour le CGJ une zone *questions – réponses*, et pour GenAmi, un forum pour les adhérents.

Toujours sur la *Toile*, existe une liste de diffusion « Généalogie des juifs du pape » dont le modérateur actuel vit au Brésil, et qui regroupe trente cinq membres répartis dans le monde.

L'examen des « arbres » et listes généalogiques nous montre l'évolution des prénoms. Jusqu'à l'émancipation, les hommes portent des prénoms hébraïques volontiers « provençalisés » (Jassé pour Joseph, Mordecay pour Mordekhaï, Mossé pour Moshé,...) avec, parfois, mention d'un surnom (peu de patronymes existent et les prénoms reviennent régulièrement ; le surnom était d'usage, même si il est absent des actes), les femmes portent plus volontiers des prénoms habituels en Provence (Douce, Précieuse, Rousse,...) . Les enfants portent les prénoms de grands parents, oncles ou aînés décédés.

Dès l'empire, apparaissent des deuxièmes prénoms français. Une génération plus tard, le prénom hébraïque passe en deuxième position, il devient inconstant au XXe siècle. Ce dernier point constitue un marqueur utile de l'évolution de l'assimilation, voire de l'acculturation à la France Républicaine, société d'accueil.

Une enquête de terrain s'est donc avérée nécessaire.

Il convenait de définir la population, de choisir les modalités de l'enquête, à partir des hypothèses initiales, dans un premier temps, adaptées aux premières constatations par la suite.

De qui est composée cette population ? Un postulat initial supposait qu'existerait une sorte de communauté judéo comtadine, avec, à défaut d'une unité de lieu, des croyances ou pratiques communes, des liens familiaux ou communautaires.

La recherche à partir des mondes communautaires

juifs nous laissa bredouille ; les appels dans les mondes généalogiques juifs ne furent pas plus fructueux. La visite des rares lieux de mémoire, synagogues de Cavaillon puis de Carpentras, nous faisait rencontrer de sympathiques guides municipaux, pour lesquels les carrières avaient bien disparu en 1791.

Lors du festival de musiques juives de Carpentras, le président de la communauté locale me présenta « la » comtadine présente. Celle ci m'accorda un riche entretien après que nous ayons établi nos liens généalogiques communs. Mais ce sont des démarches individuelles auprès des membres les plus actifs de l'ACJP qui m'ont permis les entretiens suivants. A ceux-ci, je dois ajouter ceux, plus informels, réalisés dans des cercles familiaux, proches ou éloignés.

Le critère d'inclusion est le fait de se reconnaître comme descendant de juifs du pape, d'un point de vue généalogique ou spirituel, et d'intégrer cette notion à son identité présente.

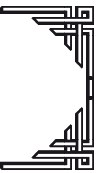
Nous avons opté pour des entretiens semi directifs, nous inspirant de notre expérience médicale et des méthodes de Carl Rogers [1961].

Les questions avaient pour but de recentrer le discours pour pouvoir se rapprocher des plans d'entretiens de D. Schnapper [1981] et de M. Pichon [thèse 2003] afin d'explorer les domaines de la mémoire, de l'identité, la relation à la religion et à ses sous-produits communautaires.

Sept entretiens ont eu lieu en 2004 et 2005 ; trois avec des proches, résidant soit à Toulouse, soit en région parisienne, et quatre avec des membres de l'association culturelle des juifs du pape, participants ou non à des recherches généalogiques, résidant tous en région PACA, terrain proche des lieux de l'histoire judéo comtadine.

En ce qui concerne les « proches », cette proximité familiale nous permet une bonne connaissance de leur cadre de vie, de leur relation à la religion, à leur généalogie et à leur histoire. Pour les autres personnes, nous avons réalisé des entretiens semi directifs, afin de cerner les traits constitutifs de leur identité judéo comtadine, leur relation au judaïsme et à ses composantes. Ces entretiens ont été enregistrés.

Nous avons toujours été reçu chaleureusement par les



RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE

personnes rencontrées, tissant même, depuis, nombre de liens fraternels.

Nos judéo-comtadins contemporains affirment une identité. Celle-ci s'inscrit dans la continuité de l'israélitisme, avec une spécificité régionale. Rattachée à une histoire née loin dans le temps et l'espace, elle s'inscrit dans une dimension diasporique, caractérisée, rappelons le par la complexité de la double appartenance, avec ses enjeux de conservation des fidélités, de réappropriation des origines dans le maintien de l'engagement permanent de la nation dont on est le citoyen.

Après avoir évoqué l'affirmation identitaire et les ancrages territoriaux régional et national, nous aborderons la dimension diasporique pour conclure sur les relations à la religion.

Au départ, il y a la certitude d'une identité.

« ...Et je reprends à mon compte la phrase de Darius Milhaud « Je suis un français de Provence, de religion juive... ».

Nous avons entendu plusieurs fois cette déclaration. Si nos interlocuteurs étaient tous à l'évidence français de langue et par leurs modes de vie, parfois provençaux d'accent et de cadre de vie, les modalités de la judéité se sont révélées variables comme nous le verrons plus loin.

Le contenu de l'identité juive est variable il a souvent été activé par la mémoire des événements liés à la guerre. Le « respect » des règles de la vie juive et des pratiques religieuses se réduit à des rites très « allégés », voire revisités.

« *Etre juive c'est de la fierté* » dit cette personne, athée, qui conserve le taleth de son père parmi ses objets les plus chers. Elle ignorait que, dans la tradition, le défunt doit être revêtu de ce taleth...

La prise de conscience a parfois été relativement tardive, en réaction à un événement marquant.

Le lien généalogique est inconstant.

La majorité des judéo-comtadins d'aujourd'hui peut aussi se prévaloir d'autres identités, que celles-ci soit juives ou non. Et parmi les identités juives, il peut en

être ici d'ascendance française ou non.

L'inscription dans l'espace local (la Provence) est quasi constante.

Au début de nos rencontres, nous avons déjà l'expérience de nos proches. Pour ceux-ci l'identité comtadine était ténue : M. et sa sœur F. savent qu'elles ont des ancêtres enterrés à Saint Rémy de Provence. Cachées dans le Lubéron durant l'occupation, elles savent qu'il y a là des liens plus anciens.

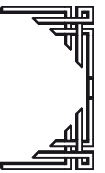
C. récite par cœur la généalogie comtadine de son père et possède des objets rituels originaires de Nîmes, datant du début XIXème.

Dans les familles, il n'existe plus de document écrit provenant des carrières. Quelques livres de prières ont été transmis, les plus anciens sont des ouvrages consistoriaux de la fin XIXème. Il nous a été donné de voir une *hannoukiah* en bronze très ancienne pouvant venir de Provence. L'objet a ici encore été transmis sans sa légende.

Nous espérons beaucoup des traces du vocabulaire et de la cuisine.

Nul ne parle ce qui a pu être le *chouadit*, judéo provençal, judéo occitan, *lengua juzieva* [Viguié, 1988] ou *daverage*. Il reste peu de traces écrites de cet amalgame de provençal ancien et d'hébreu sommaire, dont Armand Lunel tenait encore quelques bribes de ses grands parents. Plusieurs érudits, par ailleurs provençalistes compilent les sources disponibles. Mais il s'agit bien là d'une archéologie savante, exprimée avec chaleur par la revue « l'écho des carrières ».

Un récent ouvrage [Farber, 2003] donne quelques recettes. Celles-ci lui ont été communiquées par N., rencontrée chez elle, au pied du Mont Ventoux, qui nous les a cuisinées et servi après notre entretien. Elle les tient de sa grand-mère. Il s'agit en particulier des *pommeaux*, boulettes de viandes aux olives, parfaitement compatibles avec un plat de *shabbat*. Leur nom peut évoquer la pomme par son aspect sphérique, ou la paume, outil de sa confection. Faites de veau et de bœuf, les boulettes peuvent être enrichies de restes de pain. Plat carné ne demandant pas d'effort lors de la consommation, puisque tendre et sans déchet, la boulette répond parfaitement au cahier des charges du repas du vendredi soir. Tout travail étant proscrit



RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE

durant *shabbat*, l'économie de l'usage du couteau pour désosser ou trier est alors la bienvenue.

Et si l'un de nos interlocuteurs nous dit que l'alimentation traditionnelle était à base de légumes ou de pâtes, un autre évoque le riz à travers l'œuvre de Lunel.

L'inscription dans l'espace national est constante

Il existe un fort ancrage républicain, chez nos contemporains et chez leurs parents.

Deux dirigeants de l'ACJP ont fait carrière dans l'Education Nationale. Parmi les personnes rencontrées, les engagements citoyens sont habituels.

Si, comme, on le verra plus loin, la rituelique religieuse fait défaut, la pratique républicaine s'affirme parfois de façon ostentatoire.

Les souvenirs familiaux évoquent les traces du passé de façon ténue.

Ce sont déjà des souvenirs de souvenirs que rapportait l'un des grands parents. Une mémoire orale et fragmentaire que ne ponctue ni texte ni objet. On a gardé la trace d'une identité, pas forcément son mode d'emploi. On se sait juif, en donnant à cette judéité un contenu variable. Nos interlocuteurs sont fiers de cette appartenance, du sentiment de provenir d'une sorte d'aristocratie. On se sent différent, plus juste, plus propre. Par contre, on ne connaît rien des « *mitzvot* », obligations ou interdictions religieuses. A la mémoire comtadine de l'un des aïeux se sont greffés les mémoires des autres. Les descendants qui ont une connaissance ou une pratique religieuse ont une généalogie panachée.

On se souvient du métier des grands parents, le plus souvent commerçants, voire artisans ; jamais agriculteurs.

La mémoire d'un rabbin est évoquée, magnifiée ; c'était l'arrière grand père, dont la mémoire est parvenue à travers les récits d'une grand-mère. La chance veut qu'il ait abondamment publié et marqué l'histoire régionale, mais c'est son souvenir familial qui transparait.

Les stratégies matrimoniales ont respecté d'endogamie, tout du moins jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

Le lien avec les communautés juives constituées n'est pas la règle.

Même si la modernité, l'émancipation, en créant la laïcité, dissocie l'appartenance religieuse de l'appartenance sociale, la « communauté » juive reste nécessaire aux personnes observantes pour d'évidentes raisons logistiques : la prière n'est possible que si dix hommes sont présents (*minyán*), il est interdit d'utiliser un moyen de locomotion autre que pédestre pour se rendre à la prière durant *shabbat* et *kippour*, enfin, la consommation des viandes nécessite leur caractère *casher*, lors de l'abattage et de la préparation. La proximité géographique des membres du groupe reste donc une modalité commode, même en dehors de tout « communautarisme » au sens politique contemporain.

La vie dans un milieu préférentiellement juif a pu exister jusque chez les grands parents de certains de nos interlocuteurs. Il n'en reste pas moins, pour certains, une singularité de la relation avec des coreligionnaires. Ceci, tout à la fois « *ne change rien, mais change quand même quelques chose* ». On sent qu'il existe un sentiment privilégié.

L'expérience de l'antisémitisme manque rarement.

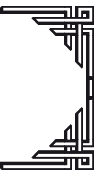
Le dénominateur commun de nos interlocuteurs est la référence à la Shoah, dont les traces contemporaines sont majeures. Certains ont été des enfants cachés. Des parents, des proches, ne sont pas revenus.

Avant 1942, les familles issues du franco judaïsme ne peuvent imaginer la réalité qui se prépare. On met en avant l'attachement à la France, la conduite des hommes en 14-18, l'ancienneté de l'implantation (et le conservateur de la bibliothèque Inguimbertaine rédige à tours de bras des attestations en ce sens). Puis ce sont les rafles, le séjour en camp français (Beaune la Rolande, Compiègne, Drancy) la déportation sans retour.

Le père de CL a été libéré de Drancy à l'été 44, il y a rédigé un journal. Sa correspondance est pieusement conservée.

Il y a une grande pudeur à évoquer les souffrances de cette période. Nos interlocuteurs ont des souvenirs précis, mais souhaitent rester discrets sur cette période.

L'antisémitisme a été souvent rencontré, en particu-



RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE

lier durant la scolarité.

De nos jours, il n'y a plus la moindre tolérance à la discrimination.

La relation avec l'Etat d'Israël se résume à de rares voyages

Le sentiment de l'identité juive de nos interlocuteurs ne se traduit pas par un attachement particulier à Israël. Les liens effectifs sont rares. Peu de famille y vit, les voyages sont individuels ou dans le cadre de périples organisés par des milieux non juifs. Aucune *Alyah* (émigration vers Israël) n'a été évoquée.

La démarcation d'avec les coreligionnaires originaires du Maghreb apparaît clairement lors de plusieurs entretiens.

Ce point nous semble paradoxal au regard des théories de l'israélitisme, de sa dissolution après la Shoah et la création de l'Etat d'Israël.

Au regard du monde communautaire, on constate ainsi des frôlements, plutôt que des adhésions, avec une préférence pour le *judaïsme libéral* lorsqu'il existe.

On relève de façon générale un désir de distanciation d'avec la pratique religieuse.

Comme on vient de le voir, il n'y a pas de désir de retour intensif à la « vie juive » au sens où peuvent le concevoir les milieux traditionnels ou pratiquants. Le monde « communautaire » est connu, puisque fréquenté lors de certains événements.

Lorsqu'il existe, il n'y a pas de modèle d'engagement communautaire qui soit commun à plusieurs personnes. L'un a fait sa *bar mitzvah* puis a fréquenté les Eclaireurs israélites dans les années 50, un autre a été dirigeant communautaire dans le cadre consistorial, un troisième fréquente les milieux libéraux. A l'intérieur même des familles, la seule règle que l'on peut observer est celle de la liberté individuelle, puisque toutes les variantes d'observance et d'engagement se rencontrent à l'échelle même des fratries.

Quelle signification peut avoir, aujourd'hui, l'évocation des judéo-comtadins ?

Le petit monde judéo comtadin, disparu lors de la révolution, dont les descendants se sont assimilés à la

France du 19^e siècle, n'a laissé de mémoires directes que durant près d'un siècle, tant la mémoire normale dans les familles ne peut aller au-delà de deux à trois générations.

Ce qu'il reste aujourd'hui repose sur six piliers, de taille et de solidité inégales : Les travaux historiques, les recherches généalogiques, les œuvres romanesques tardives, le travail associatif culturel contemporain, l'intégration au patrimoine national et enfin, les descendants

Cette évocation n'est pas une nostalgie, qu'elle se nourrisse de remémorations personnelles ou familiales, puisqu'il ne nous est pas possible de déceler une continuité, le long des deux siècles passés, à travers le maintien de traditions par exemple. Nous sommes loin de l'exemple des marranes de Belmonte au Portugal, qui maintenaient après plusieurs siècles, une pratique rituelle au contenu certes très dégradé, mais aux significations fortes.

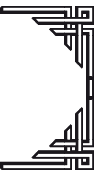
Pas plus que de nostalgie, il n'est question de tradition. Des personnes rencontrées se disent « français provençaux de religion israélite ». Français et provençaux, cela ne fait aucun doute. Mais en matière de religion, il faudrait parler d'identité floue ou de judéité en creux (définissable par une non chrétienté associée au souvenir de discriminations).

Le respect des obligations et interdictions tel qu'on peut ici l'observer est fort éloigné du *Choulhâne Aroukh*. Si une personne rencontrée ne mange pas de porc, une autre a uniquement banni le lapin. Si *Kippour* et *Pessah* sont parfois connus, c'est pour dire, dans un cas, que le jeûne n'était pas respecté par tel rabbin. Dans l'autre, la consommation des pains azyme est mise en avant, non l'interdiction de la pâte levée. La *matza* devient comme une hostie juive chez cette personne qui évoque dans un lapsus les « fêtes carillonnées ».

Si les généalogistes recherchent les traces patentes d'ancêtres, leurs découvertes ne fondent pas, en principe, le socle d'une identité contemporaine. Les découvertes appartiennent au passé, et on évoquera des ancêtres, au profil volontiers embelli. Il n'en est pas forcément de même, selon nous, du monde associatif culturel. Leurs leaders, s'ils explorent le passé, en viennent parfois à se définir comme juifs du Pape aujourd'hui sans être forcément capables d'en dégager les caractéristiques et les attributs; nous constatons que leur mémoire et leur discours s'inscrit dans le 20^e siècle. Blessés par la discrimination réelle du



RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE



régime de Vichy ou réagissant avec force susceptibilité à des événements plus récents, ils vont alors affirmer leur différence : dépourvus de culture religieuse et d'éducation juives, ils construisent le support culturel de leur identité sans pour autant s'incorporer dans les mondes communautaires présents, considérés soit comme d'essence exotique (familles originaires de Pologne, de Roumanie, du Maghreb), comme trop religieux, trop axés sur l'Etat d'Israël et peut être surtout suspects de dénier les racines historiques du franco judaïsme.

Ici, la mémoire est reconstruite à partir de matériaux multiples (Lieux, œuvres, etc., ...les quatre autres « piliers »). Si la motivation de cette reconstruction n'est ni la tradition ni la nostalgie, peut-être vise-t-elle à étayer l'élaboration d'une identité.

Pourquoi vouloir renforcer son identité ? Notre questionnement n'ira pas jusqu'à essayer d'aborder des psychologies individuelles. Mais certains traits méritent d'être relevés. Se définir en tant que juif ne suffit manifestement pas, pas plus que la référence au franco judaïsme ou israélitisme. On se considère comme « français, provençal et israélite » (Darius Milhaud), pour se démarquer un peu des autres juifs, comme de ce « rabbin marocain » officiellement installé par le Consistoire, que l'on se surprend à estimer.

Justement, les autres juifs, voire les non juifs, manifestent un réel respect pour ces témoins de l'ancienneté de la présence juive en France. Les juifs d'Algérie ont intégré la figure d'Adolphe Crémieux, signataire du Décret qui les fit français. La République honore à son tour la mémoire de Rachi de Troyes, par une effigie de timbre poste et la frappe d'une médaille.

Après les profanations, on a donc découvert que Carpentras était le lieu de cette implantation la plus ancienne de France. L'enracinement est donc ancien. Pas assez pour une prise de conscience massive, puisqu'il faudra encore plusieurs années pour qu'un président de la République juge nécessaire de rappeler que les juifs font partie de l'histoire de France depuis deux mille ans.

On voit apparaître des identifications à l'Histoire. Les synagogues de Carpentras et Cavaillon font partie du « patrimoine », font l'objet de visites guidées sous la responsabilité d'Offices du tourisme, sont visibles sur des sites culturels officiels. La muséification reste encore discrète, contrairement à ce qui est observable

à Prague. Ainsi, ce judaïsme là incarne l'enracinement français, au point de représenter de véritables "lettres de noblesse", y compris pour des non-descendants de judéo-comtadins. Il n'y a qu'à apprécier la fascination des derniers lieux qui subsistent sur les non-juifs comme (surtout) sur les juifs qui les visitent. Ces derniers, en particulier peuvent donc alors exister à travers ces autres anciens.

Ceux de nos interlocuteurs qui, aujourd'hui, adhèrent à une identité judéo comtadine contemporaine nous paraissent présenter une double caractéristique : D'une part une **judéité en creux**.

Nous définissons cette expression par le fait de ressentir sa judéité non de façon positive, à travers l'éducation, la pratique, mais, par défaut, au lendemain de la Shoah. On n'avait pas ou peu de religion et brutalement, un concept d'appartenance souvent virtuel, le fait d'être né juif, devenait passible de mort. Plutôt que de dénier cette appartenance vide de sens ou presque, on la revendique, mais on ne sait comment la remplir. Le regard des autres va confirmer cette attitude quand ce n'est plus la persécution mais le regard subi différent de la norme, même si la discrimination est « positive ».

Mais on n'est pas toujours croyant, et on ne peut ou ne veut pas être pratiquant (ou observant). Ce sera alors l'occasion de recréer des arrangements avec des traditions oubliées, des mémoires enfouies. Ces arrangements sont ceux que nous avons rencontrés autour de kippour, de pessah.

D'un autre côté, on refuse de s'agréger aux communautés juives constituées. Elles représentent un monde ressenti comme presque étranger contrairement à la France républicaine dans laquelle on a grandi. On refuse alors une acculturation à l'envers. Si on doit célébrer quelque chose, ce ne sera ni avec du couscous, ni avec de la carpe farcie.

Cela nous amène à un autre terme, que nous qualifierions de **néo israélitisme**.

L'israélitisme historique, celui de l'acculturation à la République, aurait donc, pour certains, disparu au lendemain de la création de l'état d'Israël. Ce franco judaïsme né de l'émancipation s'est estompé durant les années cinquante. Il a laissé la place à un judaïsme français qui s'est enrichi des apports des nombreuses communautés initialement extérieures à la Métropole tout en estompant les différences rituelles majeures : se dire ashkénaze ou séfarade était volontiers devenu



RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE



folklorique, en tous cas accessoire au regard de l'attachement à Israël. Les familles sont souvent culturellement recomposées à partir de multiples origines comme en témoigne l'évolution contemporaine des menus de fêtes. Les tenants de ce néo israélitisme auraient plus volontiers la nostalgie d'un franco judaïsme idéalisé, nourri d'un terroir et d'une histoire, du souvenir transmis de persécutions et d'émancipation.

La recherche de ce qui le nourrit a lieu autour de la trace, du manque, du niveau de la mémoire, plutôt que la recherche de preuves, d'attestations presque introuvables.

Cette mémoire a donc bien été remplie... Mais alors par qui ?

Autant par les "descendants" que par d'autres, y compris non juifs.

Par la pratique généalogique, de plus en plus à la mode. Nous n'avons pas connaissance de "cousinades", mais cela ne saurait tarder, à l'image d'autres groupes identitaires. Le réseau des chercheurs d'ancêtres judéo-comtadins croît régulièrement, des liens se tissent entre nouveaux cousins. La vitalité des associations spécialisées et de leurs productions est édifiante. A la lecture des « questions-réponses » du site internet de l'association « cercle de généalogie juive », l'une des questions les plus posées concerne le fait de savoir si tel ou tel nom est juif...

Par la "pratique savante" (l'érudition, la lecture,...) comme ces descendants de Sefarad, qui, au Maroc, parlaient espagnol et montraient volontiers leurs livres, par opposition aux coreligionnaires arabophones exclusifs. La lecture de l'Echo des Carrières le montre : cette publication privilégie la recherche historique et littéraire, le rayonnement culturel.

Par la production de mémoire par les historiens, les romanciers, et d'autres acteurs (collectivités locales, comme la Mairie de Carpentras, par ex.).

Ainsi, la mémoire confirme bien qu'elle est un phénomène présent, intéressant des groupes plus que des personnes, se reconstruisant en permanence en retravaillant les bribes du passé pour consolider des nécessités actuelles.

L'une de ces nécessités est le renforcement de l'identité, elle aussi en perpétuelle évolution. Pour paraphraser Amin Maalouf auteur des « identités meurtrières », admettons la complexité de nos iden-

tités présentes et en devenir, pour s'épanouir, avec les siens et les autres, sans aboutir à des replis communautaristes dont on connaît les conséquences.

NOTES

Dix titres ont été enregistrés en 2002 et 2003 et édités par la Fondation du Judaïsme Français dans le CD « Musiques judéo – Françaises des XVIIIe et XIXe siècles », dont l'un des seuls « farcis » connus (un cabri). Il est précisé dans le livret que, la prononciation du judéo-comtadin étant inconnue depuis le XIXe, le chantre adopte la prononciation « portugaise » (séfarade). De même, cet enregistrement comprend un accompagnement au clavecin...

« Chants hébraïques suivant le rite des communautés israélites de l'ancien Comtat Venaissin recueillis et publiés sous les auspices de Mr le Grand Rabbin et du consistoire de Marseille.. ».

Extrait des statuts

Fonds notariés.

Archives communales de Carpentras : GG47.
Microfilm Mi EC 31/18

Jean Carcassonne : « Actes des Juifs de Carpentras de 1763 à 1792 et prises de nom en 1808 », disponible en ligne pour les membres adhérents de l'association GenAmi.

« Mes ancêtres les Juifs du Pape » 133pp

<http://www.ngj.ens.fr/consult/jcchohen/jcchohen.html>

Selon la rumeur « **Il y a en France 500 000 juifs répartis dans 30 000 associations dont deux de sourds qui ne peuvent pas s'entendre et trois d'aveugles qui ne peuvent pas se voir** »

<http://fr.groups.yahoo.com/group/genealogie-des-juifs-du-pape/>

Même si l'une de nos aïeules, Doucette pour l'Etat Civil, signe Joséphine lorsqu'elle se marie en 1849.
